

LES VOLETS CLOS



LAURENCE DUSSART

NOUVELLES

Laurence Dussart

Les Volets Clos

© Laurence Dussart, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5511-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Philippe

*« Ne te demande pas où la route va te conduire.
Concentre-toi sur le premier pas, c'est le plus difficile à faire ».*

Soufi mon Amour.

Elif Shafak

Marie

D'ailleurs elle aime s'éloigner. Vivre loin de ses congénères. Perdre pied et rester sourde. Elle se laisse traverser par le silence, y niche ses pensées vagabondes. Et puis la liberté, oui sûrement. En tout cas elle aime faire ce qui lui plaît, au moment où elle le décide. Quand le beau temps lui donne des ailes et qu'elle part respirer l'ailleurs. Elle n'aime pas l'entrave, la contrainte. Elle est sympathique, pourvu qu'on lui fiche la paix. Elle aime maîtriser, ou du moins contrôler son destin.

C'est sa chevelure que l'on remarque la première fois qu'on la rencontre. De fines mèches blanches réchauffent un brun profond. Très Méditerranéen. Lorsqu'elle incline la tête, un carré long flirte avec ses épaules et épouse le mouvement de son corps. Ses cheveux sont épais, serrés, presque voluptueux, comme une jungle dense de boucles sombres, que l'on aimerait traverser avec les doigts.

Son allure, diront certains. Son style un peu effervescent. Ses grandes enjambées, toujours pressées. Une femme peu banale. Pas classique, c'est certain. Un peu artiste, mais pas mondaine.

Non, surtout pas !

Elle a découvert le hameau par hasard, construit à flanc de coteau, accablé par la chaleur sèche d'un été finissant.

Plus proche de la bergerie que de la maison bourgeoise, elle l'a vue, abandonnée, logée dans une ruelle pavée. Devanture de pierres et porte en bois que les années et le climat continental ont patinée, cette ruine l'a enthousiasmée. C'était soudain ce coup de cœur. Ça ne s'explique pas.

Elle a levé le nez pour évaluer la hauteur de la bâtisse. Deux étages et tout là-haut un toit d'ardoises plates, où loge une terrasse. Sous le soleil de fin d'après-midi, la façade adoptait les couleurs de la Toscane, et ces tons chauds, savoureux mélange de melon et de pain grillé l'ont charmée. Un panneau « à vendre », accroché maladroitement sur la porte, un numéro de téléphone au feutre noir et l'adresse du notaire dans la rue principale du village, cette maison lui tendait les

bras.

Quelque chose d'écrit dans son ciel. Elle ne pouvait résister.

Elle avait adoré le bruit permanent de la circulation en centre-ville et ses klaxons assourdissants. Elle avait adoré courir sur les boulevards, respirant à pleins poumons l'odeur entêtante de l'asphalte des trottoirs. Elle avait adoré le rythme et l'excitation des rues et des boulevards, prendre des bus ou des taxis, rentrer tard le soir et savourer des verres avec ses amis dans des bars branchés et noirs de monde, jusqu'au petit matin.

Mais comme on se lasse de tout, Marie s'était lassée. Elle voulait ralentir, s'apaiser, souffler un peu. Son objectif de vie avait changé. Le bruit la rendait malade à présent. Elle cherchait l'apaisement et le sommeil réparateur, fenêtres ouvertes sur le silence. Elle cherchait les sons doux, harmonieux, les averses dansant sur le toit, la ritournelle d'un oiseau au réveil, le chant du coq au lever du soleil. Pourquoi pas le bruit lointain des sécateurs taillant la vigne sur les collines. Autour du bourg. À perte de vue.

Alors elle s'était décidée. Très vite elle avait résilié le bail de son appartement du centre urbain. Ses économies étant suffisantes pour acheter comptant la bicoque, elle s'était empressée de signer l'acte de vente. Le notaire trop content de se débarrasser de ce tas de vieilles pierres, accéléra la procédure. La transaction fut rapidement menée. Marie devenait propriétaire pour la première fois. Elle avait presque soixante ans. Elle se dit qu'il était temps.

En même temps, elle était fière. Sans bien savoir pourquoi !

Elle avait rêvé de cette vie au village. De couleurs au souffle chaud d'automne triomphant. Du brillant éclatant du printemps et de ses pousses fraîches. Elle avait rêvé s'éloigner et faire le vide. Prendre un nouveau virage en douceur. Elle n'était pas inquiète Marie. Elle semblait même heureuse d'écrire un nouveau chapitre de vie.

Elle envisageait le jardin de rocaille et les fleurs qu'elle y planterait, le minuscule potager et les herbes parfumées. Elle en était certaine, son bonheur en dépendait. Elle vivrait à cinquante kilomètres de la ville, dans ce coin retiré, que déjà elle aimait.

Et puis elle amènerait ses pinceaux et ses godets, ses pigments de couleurs et son papier, ses blocs et ses carnets. Sa palette.

Elle savait qu'ici ce goût perdu renaîtrait.

Le temps semblait figé. La maison n'avait pas été débarrassée. Des meubles sans valeur étaient endormis sous la poussière. Un vaisselier de chêne et des assiettes blanches à fleurs bleues posées en apparence s'intercalaient avec un jeu de pichets. Une table ronde du même bois sombre et des chaises à l'assise de paille. Des rideaux en crochet aux fenêtres et une énorme cheminée de pierres blanches, obscurcies par les flambées successives, répétées au fil des années.

Un escalier à claire-voie indique l'étage. Un palier sépare deux chambres aux mesures identiques. L'une s'ouvre sur la ruelle, l'autre sur une cour pavée et sa rocaille en friche.

Une maison simple. Mais Marie s'y sent bien.

Elle ne dit pas Marie qu'elle veut fuir son passé. Y mettre un terme et l'enterrer. Elle ne dit pas son vœu secret, vivre le présent, vivre au présent. Savourer chaque geste et chaque instant sur son nouveau chemin.

Les souvenirs sont amers. Pourquoi s'appesantir. Sans se considérer malheureuse, on peut dire sans se tromper qu'elle a connu la grêle et les tempêtes, des hivers qui semblent éternels et des jours sans lumière. Elle peut mentir à la terre entière. Oui mais à elle ?

Elle a été mariée. Deux fois. Deux essais. Deux échecs. L'un buvait. L'autre était violent. Finalement c'était la même chose. Le même tourment.

Elle s'était éloignée sans regret, mais ses yeux s'étaient mouillés. Elle se sentait en partie responsable. Par deux fois, elle s'était trompée. Ce qui n'est pas rien tout de même. Une erreur, passe encore, mais la répétition ! Marie ne se pardonnait pas. Ce n'était pas normal d'aller sans cesse vers des amours compliquées, vers le désastre du brouillard et souffrir le martyr sans en cerner la cause exacte. D'aimer à ce point le froid et la douleur, les silences pesants et les cris qui reviennent et même les batailles.

Pour elle l'amour n'existe pas. Elle n'y croit plus. Ce n'est qu'une chimère décevante, une réponse à notre peur de l'abandon. Une invention. Un déni de la réalité. Marie ne veut plus se laisser détruire. Elle ne veut plus souffrir. Il paraît que l'amour dure trois ans. La passion n'en parlons pas !

Et puis cet ennui quand le quotidien s'installe, quand les mots se font rares. Et cette souffrance lorsque la guerre éclate.

Elle n'a plus l'âge des grands frissons. Elle assume son célibat tardif. Elle ne veut plus se contraindre Marie. Elle ne veut plus de contraintes. Elle veut savourer des petits bonheurs tranquilles et doux. Le calme ne l'angoisse pas. Elle se veut libre.

C'est rassurant, cette assurance...

Et pourtant !

Ils se rencontrent lors de cette journée si particulière. Cette journée d'été caniculaire. Marie vit seule depuis un an dans ce village isolé de tout. De lui elle ne sait rien encore. Un grand brun. Assez beau. Typé sud.

Le même âge ? Non bien sûr. Il est beaucoup plus jeune.

Lui aussi est seul.

Et ces deux solitudes vont s'attirer, se parler, se plaire sans se séduire. Ne pas parler d'amour mais s'agripper l'un à l'autre.

Se faire du bien.

De lui on remarque la silhouette élancée. L'élégance à peu de frais, impeccable dans sa chemise blanche, manches retroussées. Les cheveux tellement ras, qu'il serait impossible d'y passer les doigts.

De lui on perçoit le regard, deux olives noires qui brillent tout au fond de l'orbite et qui vous interpellent. Peut-être le ton de la voix, volontiers autoritaire mais qui peut s'adoucir et devenir caresse, presque suave quand elle se fait murmure à votre oreille.

Mais c'est son intelligence qui frappe. La finesse de son jugement. Ses propos modérés. Sa personnalité lumineuse.

Lui, c'est le libraire du village d'à côté. C'est là qu'ils se rencontrent, un jour de fête justement, sur le stand de livres qu'il a dressé devant la vitrine de la librairie.

Il aime les essais, les romans, la littérature du vingtième, les classiques et comme elle les photos en noir et blanc. L'aplomb qu'il met à lui parler, elle en reste sans voix Marie. Mais ne déteste pas. Non il n'est pas timide, Tarek. Il sait la séduire avec son côté rassurant.

Pour lui, elle va faire le chemin chaque jour. Parcourir sur son vélo les dix kilomètres qui séparent leurs villages.

Juste pour le plaisir. Juste pour le voir. Juste pour lui parler. Juste pour son sourire. Juste pour se planter devant lui et imaginer qu'elle pourrait le toucher. Juste pour frôler sa peau lorsqu'il s'approche. Et respirer sa voix.

Pour lui, elle va se parfumer. Relever la masse de ses cheveux. Dénuder ses épaules. Retrouver le goût pour les talons. Et puis, elle parle Marie. Elle s'étonne de s'épancher autant devant cet inconnu. Avec lui tout paraît facile, c'est